

Jiří Orten : La septième élégie

traduit par : Michal Kováč

uço: 384531

C'est à vous que j'écris, Karin, j'ignore si vous vivez,
si vous n'êtes pas là où vous ne pouvez plus aimer,
si votre Âge dangereux n'était à la frontière.
Etes-vous morte ? Suppliez donc votre tombeau en pierre,
de se soulever. Suppliez les roses, Madame,
de se fermer. Suppliez avant sa fin mon âme,
de vous lire la lettre de ma décomposition.

La mort se tait face aux rimes. Face à vous est ma mission
si jeune, si terriblement jeune et récemment mûr,
que dans ma jeunesse je ressemble déjà au sire
d'un royaume misérable. Mais, vous le saviez pourtant,
combien d'ailes il nous manque pour être des anges volants,
combien de rires et de larmes de sang nous pleurons.
J'ai trouvé ma chute. Et je veux vous décrire comment.

Une fois au ciel (je l'écris sur l'Être suprême)
la transparence s'est violée avec le ciel rouge
puis elle saignait et elle allait et s'allongeait.
Cela ne fut peut-être qu'un rêve où je songeai
à ma mère et mon père, ma maison et mes deux frères,
ce ne fut peut-être qu'un rêve où l'homme repère
lui dans l'eau, sous les aubes dans un étang,
ce ne fut peut-être qu'un rêve, miroir de la lune,
ce rêve ne devait paraître quand je dormais,
ce rêve ne devait pas me laisser dans des flammes qui glaçaient !

Chute de Dieu. Quelle chute. Le garçon est délaissé,
sans puissance bienheureuse qui sait abaisser

les hauteurs aux plaines, qui sait raccourcir la distance
et ferme l'enfer à la violette, à la fragrance,
le garçon est seul et il s'éveille et il marche
vers la réalité des maux. Il ne voit pas ce qu'il cherche.

Une fois, sur une femme, amoureuse de tous côtés,
la chute sembla ne pas chuter : je l'écris sur Jeannette.
Tout plana. Et la chance nous parla
d'une imprononçable proximité. Ce fut le langage
que le vent ne peut jamais enlever,
ce fut le langage, la chère langue maternelle
des lèvres, mains, yeux, corps et giron d'une maîtresse,
où un abri se blottit pour s'y sentir bien,
ce fut le langage qui parle sans parole.

Que voulut donc Jeannette quand elle fut debout devant les miroirs
et les choses touchées autour d'elle si vite qui devenaient glacées ?
Comme le Narcisse mythique, son ombre, elle ne voulut rien, rien
que se voir elle-même sans âme, sans corps
dans un miroir transparent ; elle ne voyait que des mots dits
sur la dureté, plus dure que celle d'un diamant,
elle désirait apprendre d'elle-même dans les songes des autres.
Elle ne fut pas une source. Elle se noya dans des sources.
Oh, d'où surgit ce dont nous écoupons ?
A qui sont ces nuits blanches qui se sont posées sur les miennes
et qui se sont élargies de telle façon que la place ne suffit plus ?
Je trouvai ma chute. Sur quoi ? Sur les pleurs !

Mes pleurs tombaient, ils tombaient dans les marais,
ils tombaient sur des royaumes vivants, les misères et désolations,
ils tombaient sans pudeur. C'est à vous que j'écris, Karine,
demandez à la dalle du tombeau que d'une pluie je lave,
je me sens être une pluie qui tombe sur votre sépulcre,
je me sens être des pleurs sans temps, sans formes,
c'est à vous que j'écris, Karine, et je ne sais si vous vivez,

si vous n'êtes pas là où vous ne pouvez plus aimer,
si votre Âge dangereux n'était pas à la frontière.

Je connais une fillette. Elle est comme un baiser
qui se cache encore dans la bouche, elle ne peut avancer,
elle s'étire seulement au soleil qui se lève,
qui ne brûle pas, donne à boire, s'endormir sur la poitrine.
Elle est jeune comme la terre. Elle est légère comme un souffle,
comme le feuillage du matin, comme une aube, comme la fortune.

Je connais aussi de beaux jours. Cependant où peuvent-ils me mener ?

Karine, vous le saviez ? Et le savez-vous toujours ?

Je connais aussi la grandeur des femmes, quand une mère attend
que revienne son fils ; triste.

Je connais aussi mon pays. Je connais la joie sans cause.

Je connais la fidélité, oui, je la connais bien que je ne sachant où la trouver.

Je connais des éveils de supplices et de désespoir
et c'est peu de connaître, et c'est peu de vouloir,
il est peu de connaître la trahison que l'on ne peut pardonner.

La mort se tait face à la rime, voilà j'en rêve encore.

Quel orage la fait-elle taire ? Devant quelle chose terrible ?

Que comprendrons-nous là ? Qu'est-ce qui, là, ne se décompose pas ?

Qu'est-ce qui ne meurt pas là ? Qu'est-ce qui, là, tombe aussi sans cesse ?

Les maîtresses ?

Je ne voulais pas, je ne voulais pas me taire,
pardonnez à Jeannette, pardonnez-lui péché et monde,
allumez une bougie, voilà, et priez pour la terre,
que Décembre ne la gèle pas trop,
qu'Avril lui donne ce qui appartient aux fleurs,
que la nuit soit son drapeau sur la tour,
qui ondoie vers la lumière quand arrive le temps des étoiles,

pour que les amants la louent pour la douleur.

Si jeune, si terriblement jeune et récemment mûr,
je ris de sang et pleure des larmes de sang,
et quitté par Dieu et ayant quitté Dieu,
C'est à vous que j'écris, Karine, et je ne sais si je vis...